

élèves, les Dames Auxiliatrices ont su cependant résoudre le difficile problème d'élever ensemble, sans froisser leurs croyances et sans tenter auprès d'elles la moindre propagande indiscrète, des jeunes filles représentant presque toutes les religions de la terre ou n'appartenant même à aucune confession déterminée. Elles ont résolu un problème peut-être plus difficile en raison de la puissance des préjugés de caste en Extrême-Orient : c'est celui de faire vivre ensemble des enfants de sang mêlé avec des Européennes. C'est ainsi que nous avons pu voir chez elles des *eurasiennes*, comme on appelle les jeunes filles nées de parents appartenant, l'un à la race européenne ou américaine, et l'autre à la race asiatique, indienne, tagale, annamite ou chinoise. C'est un résultat auquel les protestants n'ont pu encore arriver, il me semble. On sait, en effet, que la morgue britanno-américaine n'admet pas le mélange avec des races qu'elle considère comme inférieures. Ce n'est que dans nos églises catholiques que l'on peut voir un Chinois ou un nègre s'agenouiller à la table sainte à côté d'un Français ou de tout autre représentant des nations de race blanche.

A Si-Ka-Wey, à huit kilomètres de Shanghai, les Dames Auxiliatrices possèdent encore un vaste établissement consacré aux œuvres de la Sainte-Enfance. Il ressemble de si près à celui décrit à Hong-Kong, que nous jugeons inutile d'en faire la description ; ces œuvres sont les mêmes, qu'elles se trouvent à Hong-Kong, à Pékin, Tientsin ou Ningpo, qu'elles soient dans les mains des Sœurs de Saint-Paul de Chartres, dans celles des Sœurs de Saint Vincent de Paul ou même dirigées par des religieuses étrangères, comme les Canossiennes italiennes, à Han-Kéou, ou même par des Sœurs chinoises, plus loin dans l'intérieur.

Il y a cependant à Si-Ka-Wey quelques institutions qui n'existent pas à Hong-Kong : signalons tout particulièrement l'école des sourds-muets, récemment créée. Les bonnes Sœurs ont déjà réussi, grâce à la méthode phonimique d'Augustin Grosselin, à rendre la parole à quatorze de ces déshérités qui débitent tour à tour au visiteur une formule de politesse de cette voix blanche qu'ils n'entendent pas eux-mêmes, ainsi que le faisait dernièrement remarquer un voyageur français, M. Racquez, dans les colonnes de l'*Echo de Chine*, publié à Shanghai, le 31 août dernier. Il raconte aussi comment se peuple l'asile des vieilles femmes. "Le minimum d'âge est de soixante ans, mais la plupart ont de soixante-dix à quatre-vingt-dix ans. Dimanche dernier, la communauté était réveillée à dix heures du soir par un formidable coup de sonnette. Des bateliers amenaient une vénérable octogénaire qui s'était fait conduire en barque. On déposa son bagage dans le corridor, et, le lendemain matin, grand fut l'ahurissement